



HAL
open science

Dimensions littéraires et fictionnelles dans le discours sur la préhistoire

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Dimensions littéraires et fictionnelles dans le discours sur la préhistoire. Sophie A. de Beaune; Rémi Labrusse. La Préhistoire au présent. Mots, images, savoirs, fictions, CNRS Éditions, pp.216-235, 2021, 978-2-271-13641-1. halshs-03822167

HAL Id: halshs-03822167

<https://shs.hal.science/halshs-03822167>

Submitted on 21 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sous la direction
de Sophie A. de Beaune et Rémi Labrusse

LA PRÉHISTOIRE
AU PRÉSENT
MOTS, IMAGES, SAVOIRS, FICTIONS

CNRS ÉDITIONS
15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2021
ISBN : 978-2-271-13641-1

Sommaire

INTRODUCTION

La Préhistoire des préhistoriens, <i>Sophie A. de Beaune</i>	13
« Préhistoire » : un mot pour notre temps ?, <i>Rémi Labrusse</i>	23

NAISSANCE D'UNE IDÉE

Les Antiquaires face à la longue durée, <i>Alain Schnapp</i>	35
« <i>Urgeschichte</i> », « <i>Vorgeschichte</i> » et « <i>Prähistorie</i> ». Histoire d'un terme ambigu en Allemagne, <i>Richard Kuba</i>	51
Mettre des mots sur l'apparence des hommes préhistoriques, <i>Antoine Balzeau</i>	63
L'émergence de la notion de préhistoire au Musée d'Archéologie nationale, <i>Catherine Schwab</i>	75
Naissance de l'idée de préhistoire en France et aux États-Unis Une vision comparée, <i>Oscar Moro Abadía et Eduardo Palacio Pérez</i>	89

PRÉHISTOIRE ET SCIENCES HUMAINES

« Ces pierres tout à fait mortes ne peuvent pas mériter ce beau nom d'histoire ». La préhistoire des historiens (France, 1850-1914), <i>Nathalie Richard</i>	107
La préhistoire et l'évolutionnisme sous l'œil des apologistes et théologiens en France (1859-1897), <i>Fanny Defrance-Jublot</i>	125

Cure de vieillesse. L'Homme préhistorique, le Sauvage, le Primitif, <i>Gérard Lenclud</i>	141
« Primitif » et « préhistorique » dans l'anthropologie de Lucien Lévy-Bruhl, <i>Frédéric Keck</i>	159
L'Histoire de l'art au risque de la « préhistoire » : les fondements d'un débat, <i>Rémi Labrusse</i>	167
Préhistoire et psychanalyse : histoire d'une rencontre manquée, <i>Patrick Merot</i>	185
Archéologie de l'Histoire. La philosophie et la question de la Préhistoire, <i>Jean Vioulac</i>	201

PRÉHISTOIRE ET CRÉATION

Dimensions littéraires et fictionnelles dans le discours sur la préhistoire, <i>Sophie A. de Beaune</i>	217
La préhistoire : un contre-regard dans la littérature française depuis 1945, <i>Dominique Vaugeois</i>	237
L'esthétique humaniste de Picasso en réponse à l'énigme des arts de la préhistoire, <i>Michèle Coquet</i>	253
Préhistoire, culture populaire et série B, <i>Olivier Schefer</i>	265

PRÉHISTOIRE ET MÉDIATION

La représentation de la Préhistoire, alliance paradoxale d'aveuglement et de lucidité, <i>Pascal Semonsut</i>	277
La médiation en archéologie préhistorique : un accès à la culture pour tous, <i>Isabelle De Miranda, David Laporal, Jean-Luc Rieu</i>	289
Étude de l'art et médiation. Le cas du Roc-aux-Sorciers (Angles-sur-l'Anglin, Vienne), <i>Oscar Fuentes</i>	303

<i>Sommaire</i>	9
RENCONTRES	
Un abîme double, <i>Renaud Ego</i>	317
Faire revenir le temps. À propos du fac-similé de la caverne ornée, <i>Maylis de Kerangal</i>	329
Grès gris, <i>Jean-Loup Trassard</i>	335
Descente dans la grotte Chauvet. Carnet – 12 avril 2016, <i>Zad Moutaka</i>	339
LES AUTEURS.....	343
RÉSUMÉS DES ARTICLES.....	349
INDEX.....	355



Lucas Cranach le Vieux, *Das goldene Zeitalter* (L'Âge d'or), vers 1530, huile sur bois, 75 × 103,5 cm, Oslo, Nasjonalmuseet.

Dimensions littéraires et fictionnelles dans le discours sur la préhistoire

Sophie A. DE BEAUNE

Aujourd'hui, une franche dichotomie sépare la littérature qui tourne autour de la préhistoire et les écrits scientifiques des préhistoriens, même s'il peut parfois exister des passerelles entre les deux. Il semblerait que cette scission date du moment où commence à s'établir un savoir bien circonscrit dont le traitement exige des compétences de plus en plus spécifiques – bref, au moment où la préhistoire devient l'objet d'une discipline se donnant comme scientifique avec ses méthodes, ses hypothèses, ses débats. Dès lors, comme en toute science, une frontière s'établit entre les spécialistes et des profanes dont quelques-uns sont cependant assez avertis pour avoir une certaine connaissance du savoir ainsi établi et éventuellement pour en faire la matière d'une écriture de fiction.

Je parcourrai ici brièvement les quelques millénaires qui nous séparent des premiers récits de création du monde et de reconstruction de la vie des hommes préhistoriques de l'Antiquité jusqu'à nos jours, en essayant de percevoir ce moment. Je précise qu'étant donné la masse documentaire en jeu, cet article n'a aucune prétention à l'exhaustivité.

Les récits d'origine dans l'Antiquité

Dès l'Antiquité (et peut-être même avant mais nous n'en avons pas trace), l'homme a imaginé l'origine du monde et de l'humanité¹. Les récits aux-

1. Il n'est pas dans mon intention de faire une étude exhaustive des auteurs antiques ayant traité du temps d'avant. Il existe plusieurs publications collectives sur le sujet. Voir par exemple le numéro spécial de la revue *Anabases. Tradition et réceptions de l'Antiquité*, 3, 2006, dirigé par Pierre Cordier, « la Préhistoire des Anciens ». <https://journals.openedition.org/anabases/2368>. L'article de Marie-Laurence Desclos dans ce même numéro fait une utile recension d'un certain nombre d'auteurs, des présocratiques au stoïcisme impérial, qui avancement des hypothèses sur l'origine du monde ou de l'homme (Desclos, « Représentations platoniciennes du temps d'avant », *Anabases* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 1^{er} janvier 2012, consulté le 4 mars 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2749> ; DOI : 10.4000/anabases.2749).

quels ces préoccupations ont donné lieu sont de deux sortes : d'une part des récits provenant d'une tradition plus ancienne, attribués à des figures qu'on sait antérieures, principalement Homère ou Hésiode ; d'autre part des récits que leurs auteurs – ou ceux qui se donnent pour tels – présentent comme forgés par eux-mêmes. Les premiers content l'origine du monde, des dieux et des hommes, ou évoquent cette origine par des allusions plus ou moins coordonnées. Les seconds, d'une prétention moins globalisante, proposent des spéculations sur la vie quotidienne des premiers hommes, les premières inventions et les premiers progrès de l'espèce humaine.

Mais cette différence que nous faisons aujourd'hui entre les récits que nous disons « mythologiques » et les propositions conjecturales d'un lointain passé pouvaient coexister sans problème chez un même auteur. Du reste, l'opposition qu'il est de bon ton de faire aujourd'hui entre un *mûthos* que nous traduisons par « mythe » et un *lógos* que nous traduisons par « raisonnement » ne correspond que très imparfaitement aux acceptions de ces deux mots dans la Grèce classique. Chez Platon, *lógos* a le sens général de « parole², propos », tandis que *mûthos* signifierait plutôt « récit ». À ce titre, le *mûthos* est une sorte particulière de *lógos*. Il est vrai que, à côté de ce sens générique, *lógos* a aussi le sens spécifique de « propos suivi, raisonnement », et comme tel s'oppose à *mûthos*, puisqu'un récit n'est pas, en principe, un raisonnement. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'un *mûthos* a le sens de « propos irrationnel » que nous donnons aujourd'hui à « mythe ». On se souvient du passage célèbre du livre III de *La République* où Socrate s'insurge contre les histoires rapportées par Homère et Hésiode, mais ce qu'il leur reproche, c'est leur immoralité et non une supposée irrationalité ou un recours immodéré au merveilleux. D'ailleurs, il propose qu'on enseigne à la place des récits qui seraient tout aussi merveilleux mais auraient l'avantage d'être plus moraux et donc mieux adaptés à la formation de citoyens vertueux.

Ceci étant, revenons à Hésiode. Dans *Les Travaux et les jours*, il raconte l'histoire des races d'or, d'argent, de bronze et de fer et s'il s'agit d'un récit (*mûthos*), il le fait dans l'intention de tenir un certain propos (*lógos*³). Ce poème du VI^e siècle av. J.-C. est un des plus anciens récits d'origine. Hésiode y décrit les différents âges – âge d'or, âge d'argent, âge d'airain, âge des Héros, âge du fer qui ont vu se succéder différentes « races » de l'humanité. Dans ce récit, il présente Jupiter, comme étant le « père des dieux et des hommes » qu'il aurait créés en même temps⁴. Aucun problème

2. C'est, du reste, le sens du mot dans le prologue du quatrième Évangile. En Arché, *ên ho lógos* ne signifie évidemment pas : Au commencement était le raisonnement ! On sait également que, au début du *Phédon*, Socrate emploie *mûthos* pour parler des fables d'Ésope, qui n'ont rien de merveilleux ni d'irrationnel, mais qui sont de petits récits.

3. Marcel Detienne, *L'invention de la mythologie*, Paris, éditions Gallimard, Tel, 1981, p. 96 *sqq.*

4. **Hésiode**, *Les Travaux et les jours*. Traduction abbé Bignan. En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/poetes/falc/hesiod/travaux.htm>, consulté le 14 mars 2019.

donc à mêler l'histoire des hommes à celle des dieux. Il en est de même, au v^e siècle avant notre ère, chez le présocratique Empédocle, qui choisit la forme poétique pour conter l'origine du monde et dont le récit mêle le travail de la nature et celui des dieux. Pour lui, tous les êtres vivants, plantes et animaux sont composés des quatre éléments – eau, terre, feu et éther – qui s'unissent ou se séparent selon les deux principes opposés régissant l'univers, l'Amour et la Haine. C'est ainsi que des membres épars d'animaux et d'humains sortirent de terre isolément puis s'assemblèrent au hasard pour produire des créatures hybrides et des hermaphrodites dont certains périrent. Mais les dieux ne sont pas bien loin, et c'est Aphrodite qui a donné la vue aux hommes⁵. Il est à noter qu'une explication rationnelle développée par Aristote et Lucrèce attribue la disparition des monstres au fait qu'ils étaient inadaptés⁶, lointaine préfiguration de la théorie de la sélection naturelle de Charles Darwin.

À la fin du v^e siècle av. J.-C., Thucydide semble marquer une rupture – en tout cas à nos yeux – dans le discours historique, en remettant en cause les événements colportés par la rumeur, en rejetant le merveilleux, et en cherchant à ne s'appuyer que sur des « faits » à partir du recueil de témoignages et de documents, privilégiant l'écrit plutôt que l'oral. Il faut dire qu'il relate la guerre du Péloponnèse qui a eu lieu de 431 à 404 av. J.-C., et qu'il fait donc de l'histoire au présent, au fur et à mesure du déroulement des événements⁷. C'est précisément parce que le moyen de connaissance le plus sûr est la vue que l'on ne peut rendre compte que des événements dont on a été contemporain. Il en résulte le constat qu'on ne peut avoir qu'une connaissance imparfaite des temps anciens, à partir « d'indices, de preuves et de conjectures⁸ ». Dans le livre I, il tente cependant de replacer la guerre entre Athènes et Sparte dans son contexte historique afin d'expliquer la nécessité d'un tel conflit. Pour cela, il élabore, par raisonnements successifs, une reconstruction des faits, depuis les premiers temps d'occupation de la Grèce⁹. Mais il reconnaît lui-même que les données sont maigres : « D'après les témoignages dignes de foi qu'on peut trouver pour la période la plus reculée, je ne les estime pas bien importants ni en ce qui

5. Empédocle, *De la nature*, fragments 57-61 et 86, dans *Les penseurs grecs avant Socrate. De Thalès de Millet à Prodicos*, Traduction Jean Voilquin, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 128-130.

6. Marie-Laurence Desclos, *op. cit.*, 2006, p. 113. Lucrèce contestait l'existence de monstres tout en admettant que si tel était le cas, la nature aurait interdit leur croissance (Lucrèce, *De Rerum Natura*, V, vers 855-881).

7. Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, dans *Œuvres*, 5 vol. Traduction Jacqueline de Romilly, Paris, Les Belles-Lettres, 1953-1972. Le récit s'interrompt brusquement, au milieu d'une phrase, à l'année 411, sans que l'on en connaisse la raison (Livre VIII).

8. Thucydide présente en détail sa méthodologie Livre I, 20 à 23.

9. Thucydide, Livre I, *op. cit.*, 1953-1972. Pour une analyse de la méthode historique de Thucydide, voir Jacqueline de Romilly, *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris, Les Belles-Lettres, 1956.

concerne les guerres, ni sur les autres questions¹⁰. » Thucydide ne s'appuie pas, comme le ferait un historien du XIX^e siècle, sur des documents et des traces issus du passé, mais sur des indices inférés à partir des analogies qu'il fait avec le présent, car il considère que la nature humaine est universelle¹¹ : « puisque la nature humaine ne change pas, les critères d'intelligibilité du présent peuvent être déplacés dans les "temps anciens"¹². »

Notons tout de même que l'indéniable rupture introduite par Thucydide n'est pas totale. Si Hérodote, qui rédige son « Histoire » (*historiè*) au siècle précédent, se fonde largement sur des propos rapportés, il prend soin de mentionner ses sources (« les Perses disent que... mais les Grecs disent que... ») et ne manque pas d'indiquer lorsque c'est le cas que telle ou telle trace archéologique des faits qu'il rapporte (offrandes déposées par Crésus dans le sanctuaire de Delphes ou tombes des premiers rois lydiens, par exemple) sont encore visibles aujourd'hui. À l'inverse, on trouve bien après Thucydide, mais chez des auteurs qui ne prétendent pas faire œuvre d'historiens¹³, des récits puisant aux sources du merveilleux. Dans le livre I des *Métamorphoses* d'Ovide¹⁴, daté du I^{er} siècle de notre ère, le poète compile plusieurs centaines de récits de la mythologie grecque et romaine qu'il agence selon une progression chronologique. La création de l'homme y est directement évoquée (vers 76-83).

Un animal plus noble et de plus haut génie
 Manquait encor pour commander à tous les autres.
 L'homme naquit, formé de semence divine
 Soit par le Créateur, père d'un meilleur monde,
 Soit que la terre, née, quittant l'éther sublime,
 De son cousin le ciel eut gardé quelque germe
 Que le fils de Japet¹⁵, y mélangeant la pluie
 Forma semblable aux dieux maîtres de l'univers.

Et il va de soi que l'homme est déjà anatomiquement moderne, comme nous le dit la suite (vers 84-88) :

Quand tous les animaux, courbés, fixent le sol,
 Il fit l'homme debout, chef dressé, face au ciel,
 Levant haut son regard et scrutant les étoiles :

10. Thucydide, Livre I, 1, *op. cit.*, 1953-1972. Traduction Jean Voilquin. En ligne : <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/thucydide/livre1gra.htm#3a>, consulté le 17 mars 2019.

11. Thucydide, Livre I, 22, *op. cit.*, 1953-1972.

12. Pascal Payen, « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'«Archéologie» de Thucydide », *Anabases, Tradition et réceptions de l'Antiquité*, 2006, n° 3, p. 137-154.

13. Rappelons que *historiè* dérive du verbe *historièin* : « enquêter, poser des questions ».

14. Ovide, *Métamorphoses*, Livre I. Texte établi par Georges Lafaye. Traduction Olivier Sers, Paris, Les Belles-Lettres, collection Les classiques en poche, 2009. La composition de ce long poème latin débute probablement en l'an 1.

15. Le fils de Japet est Prométhée.

Ainsi la terre informe et grossière naguère
Se métamorphosa dans les premiers humains.

Durant l'âge d'or, la vie est paisible et l'homme, insouciant, vit de cueillette (vers 100-112) :

Les paisibles nations vivaient un doux loisir.
Franche d'impôt la terre, inviolée, sans blessure
D'hoyau ni de charrue, donnait tout d'elle-même.
On vivait de cueillette offerte librement,
Du fruit de l'arbousier, de fraises des montagnes,
De cornouille, de mûre environnée de ronce
Et du gland qui tombait d'un chêne aux vastes branches.
Un printemps éternel d'un paisible zéphyr
Caressait de tiédeur des fleurs nées sans semis,
Puis sans labour le sol se couvrait de moissons
Et le champ non soigné croulait de blonds épis.
De nectar et de lait coulaient alors les fleuves
Et l'yeuse aux verts rameaux distillait le miel fauve.

Ce n'est qu'à l'âge d'argent que Jupiter invente les quatre saisons, ce qui contraint les hommes à s'adapter et à cultiver la terre. Ainsi les événements sont soumis au bon vouloir des dieux. L'homme vit d'abord de nectar, de lait et de miel, donc de cueillette, sans qu'il soit d'ailleurs question de la chasse. Et c'est le changement climatique déclenché par Jupiter qui le contraint à s'adapter, et à abandonner la cueillette pour apprendre à labourer le sol. Cette vision d'un passage de l'homme d'une économie fondée sur la cueillette à une économie de production avec l'agriculture à la suite de contraintes environnementales est remarquablement moderne. Cette intuition a été partiellement confirmée par la suite par les préhistoriens, mais les modalités de ce passage évoquées poétiquement étaient évidemment conjecturales dans l'Antiquité.

À côté du récit d'une décadence progressive de l'humanité à partir d'un âge d'or, existent d'autres récits sur les origines de l'homme et le progrès humain¹⁶, dans lesquels prennent place les inventions. Certains comme Lucrèce vont même jusqu'à contester la part des dieux dans la création du monde et de l'homme. Sans nier leur existence, il les situe dans un monde étranger à celui des hommes¹⁷.

Que ce soit chez Démocrite au v^e-iv^e siècle av. J.-C. (qu'on ne connaît guère que par Lucrèce), ou chez des auteurs du i^{er} siècle av. J.-C., comme Lucrèce, dans le Livre V de *De rerum natura* ou Vitruve dans *De Architectura*,

16. Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, éditions Carré, 1993, p. 70.

17. Lucrèce, *De rerum natura*, Livre V. Traduction Alfred Ernout, Paris, Les Belles-Lettres, collection Tel, 1997, p. 196 *sqq.*

le scénario est toujours à peu près le même, repris d'un penseur à l'autre au fil des générations : les premiers hommes sont décrits comme vivant dans le plus grand dénuement, soumis aux aléas de la nature, isolés et dans la nécessité de vivre de la cueillette, puis ils se regroupent peu à peu, inventent le langage, et apprennent à se protéger en se réfugiant dans les grottes et en inventant le feu, l'ordre de ces différents épisodes variant quelque peu selon les auteurs¹⁸.

Si les modèles proposés sont purement spéculatifs, certains sont visionnaires. Il en est ainsi de Lucrèce – encore lui – qui, imagine une succession technique de la pierre, du bronze et du fer qui sera reprise au XIX^e siècle :

... Les premières armes furent les mains, les ongles et les dents, comme aussi les pierres, les branches cassées aux arbres, puis la flamme et le feu dès qu'ils furent connus. Plus tard les propriétés du fer et du bronze furent découvertes ; et l'usage du bronze précéda celui du fer, car plus maniable est sa matière, comme aussi plus abondante. C'est avec le bronze qu'on travaillait le sol, c'est armés de bronze que les flots de combattants entraient dans la mêlée, semaient les larges blessures et ravissaient troupeaux et champs : car les peuples armés de ce métal triomphaient sans peine de tout ce qui était nu et sans armes. Puis peu à peu apparut l'épée en fer ; et l'on vit tomber dans le décri la faux de bronze ; c'est avec le fer qu'on se mit à fendre le sol, et que s'égalisèrent les chances des combats hasardeux¹⁹.

Nul besoin des dieux non plus pour expliquer les inventions, que certains attribuent au hasard, à l'observation de la nature et à l'expérience nouvellement acquise²⁰. On trouve chez Vitruve un raisonnement digne de Leroi-Gourhan pour expliquer le fait que l'homme dispose de la station debout : cela lui permet de libérer ses mains qui peuvent ainsi se consacrer à d'autres tâches que la mobilité :

... les hommes qui se rassemblaient en un même lieu ayant, par rapport aux autres êtres animés, le privilège de se mouvoir non pas penchés vers le sol, mais debout, les yeux tournés vers les astres, le privilège aussi d'utiliser leurs mains et leurs doigts pour réaliser facilement toutes sortes de choses²¹ [...].

Quant à la domestication du feu, il en attribue le mérite au hasard²² :

... Il arriva quelque part que des arbres, en masse serrée, battus à coups redoublés par les vents des tempêtes, frottant leurs branches les unes aux autres, firent jaillir

18. Démocrite cité par Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre I.8.

19. Lucrèce, *De rerum natura*, Livre V. Traduction Alfred Ernout, Paris, Les Belles-Lettres, collection Tel, 1997, p. 237.

20. Voir à ce sujet José Kany-Turpin, « Notre passé antérieur prophétisé ? Lucrèce, *De rerum natura*, V, 925-1457 », *Anabases, Tradition et réceptions de l'Antiquité*, 2006, n° 3, p. 155-171.

21. Vitruve, *De Architectura*, Livre II, 1.1. Traduction Louis Callebaut, Paris, Les Belles-Lettres, collection des Universités de France, série latine, 1999.

22. Vitruve, *De Architectura*, Livre II, 1.1. *op. cit.*, 1999.

le feu : terrifiés par cette flamme violente, ceux qui étaient près de cet endroit s'enfuirent. Puis quand le phénomène s'apaisa, ils s'approchèrent, et constatant le grand bien-être que donnait à leur corps la tiédeur du feu, ils l'entretenaient en y ajoutant du bois, firent s'approcher d'autres hommes et, le leur indiquant par des signes, ils leur firent comprendre quelle pouvait en être l'utilité²³.

Lucrèce reliait également l'invention du feu à l'observation des branches s'entrechoquant et produisant des étincelles lors d'une violente tempête²⁴. Les récits convergent tous pour associer l'apparition du feu à celle du langage et de la socialisation, même si l'ordre d'invention des uns et des autres varie d'un auteur à l'autre. La découverte progressive des techniques et le progrès humain relatés dans plusieurs récits grecs et romains dériveraient tous, d'après Thomas Cole, d'un modèle commun qui serait dû à Démocrite²⁵.

Du Moyen Âge au XVIII^e siècle

Ces premiers récits seront suivis durant tout le Moyen Âge et jusqu'aux XVIII^e et XIX^e siècles par le récit consacré de la création biblique qui tient lieu d'explication globale et dont la remise en cause est considérée comme une hérésie.

La *Genèse*, qui constitue le premier livre de la Bible aussi bien hébraïque que chrétienne, est une compilation de textes écrits sans doute entre les VIII^e et II^e siècles avant notre ère (encore que la dernière mise en forme de la Bible hébraïque soit postérieure de plusieurs siècles) mais qui ont vraisemblablement été inspirés de traditions orales plus anciennes. Le récit de la *Genèse* présente une forte proximité avec d'autres textes mythologiques du Proche-Orient et de l'Asie Mineure²⁶ qui partagent une même vision du cosmos.

Dans la *Genèse*, l'homme, comme les autres espèces animales, est le produit de la création divine et en représente l'aboutissement. Dieu l'a créé à son image. L'histoire du peuplement de la Terre se divise en deux phases nettement séparées par un déluge universel infligé par Dieu aux descendants d'Adam et Ève, après que ceux-ci ont été chassés du Paradis terrestre.

Ce récit est diffusé pendant tout le Moyen Âge sans changement. La chronique de Frédégaire (VIII^e siècle²⁷) est une compilation de cinq chroniques

23. La suite du texte montre que Vitruve n'attribuait pas toutes les inventions au hasard puisqu'il y explique que le feu ayant été à l'origine des premiers groupements humains, il a créé les conditions favorables à l'émergence de nouvelles techniques et surtout du langage.

24. José Kany-Turpin, *op. cit.*, 2006.

25. Thomas Cole, *Democritus and the Sources of Greek Anthropology*, The American Philological Association, Philological Monographs, XXV, 1967, p. 15-46 [titre original de l'ouvrage : *Studies in Ancient Theories of Cultural Origins*].

26. Voir entre autres, Robert Kugler et Patrick Hartin, *An introduction to the Bible*, Grand Rapids, Michigan, Eerdmans Publishers, 2009.

27. La Chronique est disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10511002k>.

plus anciennes dans laquelle on retrouve le récit de la création du monde telle qu'elle est contée dans la *Genèse*.

Dès la Renaissance, quelques auteurs remarquent que certains éléments semblent contredire ce récit. Les outils préhistoriques – lames de hache polie et pointes de flèche – trouvés fortuitement interrogent et si on les considère le plus souvent comme des « pierres de foudre » naturelles, Michele Mercati, directeur du jardin botanique du Vatican, avance, dès le xvi^e siècle, qu'il pourrait s'agir d'armes et d'outils de populations très anciennes. Mais son œuvre *Metallotheca* n'est publiée qu'en 1717²⁸ et la question n'est toujours pas complètement réglée alors puisqu'Antoine de Jussieu fait une communication sur le sujet à l'Académie des sciences en 1723²⁹, le jésuite Joseph François Lafitau publie une étude comparative avec les outils des Indiens d'Amérique³⁰ et Nicolas Mahudel communique sur le même thème à l'Académie des Sciences en 1734³¹. Ce n'est qu'au terme de bien des atermoiements que l'on admet l'analogie entre ces outils et ceux des « sauvages » du Nouveau Monde. Jussieu et Lafitau posent ainsi les bases de l'ethnologie comparée des peuples anciens et modernes. Tandis que Mahudel est le premier à proposer une succession chronologique de la préhistoire en trois âges, de la pierre, du bronze et du fer, en reprenant le découpage de Lucrèce, un siècle avant Christian Jürgensen Thomsen.

Plus on avance dans le temps, plus les auteurs cherchent à rendre compte de manière raisonnée de l'origine des sociétés humaines, même si leurs textes restent largement spéculatifs. Dans les *Époques de la nature* qu'il publie en 1778, Buffon propose de premières notions scientifiques sur les fossiles et sur l'histoire de la Terre, dont il devine la longue durée. Il estime l'âge de la Terre à 75 000 ans, ce qui est bien supérieur aux 6 000 ans de la Bible³². Il songeait

28. Michele Mercati, *Metallotheca Vaticana*, Roma, Giovanni Maria Salvioni, 1717. Voir Alain Schnapp, ce volume.

29. Antoine de Jussieu, *De l'origine et usage des pierres de foudre*, Mémoire envoyé à l'Académie des sciences, 1723.

30. Joseph François Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain l'aîné et Charles Étienne Hochereau, 1724. Voir Gérard Lenclud, ce volume.

31. Le mémoire de Nicolas Mahudel présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1734 fut d'abord rejeté pour finalement être accepté et publié en 1740 sous le titre *Les Monumens les plus anciens de l'industrie des hommes, des arts et reconnus dans les pierres de foudre* (*Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belle-Lettres*, t. XII, 1740 p. 163-169), réédité dans Ernest-Théodore Hamy, « Matériaux pour servir à l'histoire de l'archéologie préhistorique », *Revue archéologique*, 4^e, Série n° 7 (mars-avril), 1906, p. 239-259. En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2036604/f242.image>, consulté le 7 mars 2019.

32. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Époques de la nature*, Paris, F. D. Pillot éditeur, 1832 [1778], p. 93 *sqq.* Aujourd'hui, certains néocréationnistes continuent à considérer le récit de la Genèse comme historique, à dater la Terre de 6 000 ans, à imaginer un âge où l'homme vivait en parfaite harmonie avec les dinosaures. Ils cherchent à donner à leurs croyances une connotation scientifique en évitant le terme Dieu, qu'ils remplacent par une conception intelligente (*Intelligent Design*) de l'univers par un être supérieur.

en réalité à 3 millions d'années, voire 10 millions, comme nous l'indiquent les manuscrits inédits des *Époques de la nature*, mais il a volontairement diminué son estimation afin de ne pas scandaliser les théologiens, ce qu'il fit tout de même³³. Il était bien loin du compte puisqu'on évalue aujourd'hui l'âge de la Terre à 4,5 milliards d'années, mais son estimation était déjà très choquante par rapport au récit biblique. Son œuvre préfigure déjà les sciences géologiques et préhistoriques à venir et Buffon semble être le premier à avoir inséré l'apparition de l'homme dans l'histoire générale du monde, tout en cherchant à concilier le récit de la création divine avec les données scientifiques³⁴. Créé le dernier, l'homme « n'est venu prendre le sceptre de la terre que quand elle s'est trouvée digne de son empire³⁵ ».

Par ailleurs, les philosophes du XVIII^e siècle proposent des scénarios d'origine le plus souvent métaphoriques. Il en est ainsi du discours sur l'origine des inégalités de Jean-Jacques Rousseau qui n'est qu'un prétexte pour critiquer la société de son temps. Du reste, Rousseau lui-même précise bien qu'il ne cherche pas à retranscrire des faits.

Commençons donc par écarter tous les faits car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels ; plus propres à éclaircir la nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, et semblables à ce que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde. La religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, immédiatement après la création, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent ; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'aurait pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même³⁶.

Il en est d'ailleurs de même de Thomas Hobbes qui reconnaît que ce qu'il nomme « état de nature » – qui correspond pour lui à un état de défiance généralisée – n'est qu'une fiction philosophique : « il n'y eut jamais un temps comme celui-ci », écrit-il³⁷. Rousseau n'exclut cependant pas l'hypothèse que

33. Jacques Roger, « La place de Buffon dans l'histoire des sciences de la Terre », compte rendu des Travaux du Comité français d'histoire de la Géologie, séance du 25 mai 1988, en ligne : <http://www.annales.org/archives/cofrhigeo/buffon-sciences-terre.html>, consulté le 7 mars 2019.

34. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Époques de la nature*, Paris, F. D. Pillot éditeur, 1832 [1778], p. 34 *sqq.*

35. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *op. cit.*, 1832 [1778], p. 248.

36. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, dans *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, bibliothèque de La Pléiade, 1964 [1754], p. 132-133. La note accompagnant cet extrait précise que l'allusion aux physiciens fait, entre autres, allusion à *Théorie de la Terre* de Buffon. J'ai modernisé l'orthographe.

37. Thomas Hobbes, *Léviathan, ou Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, Gallimard, Folio essais, 2014 [1651].

l'homme a pu être différent de ce qu'il est aujourd'hui, « marchant à quatre pattes, ses regards dirigés vers la Terre³⁸ », mais ce n'est pas ce qui l'intéresse et il préfère l'imaginer « conformé de tout temps [...] marchant à deux pieds, se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres, portant ses regards sur toute la nature, et mesurant des yeux la vaste étendue du ciel³⁹ ». On retrouve là l'homme des *Métamorphoses* d'Ovide, « debout, chef dressé, face au ciel⁴⁰ ».

Rappelons à ce sujet que l'état de nature de Rousseau ne correspond pas à une sorte d'âge d'or comme on a souvent tendance à le croire. Il désigne en fait un état antérieur à l'instauration d'un état social. Quant à la supposée bonté de cet homme naturel, elle repose là encore sur une mauvaise interprétation des idées rousseauistes : l'homme naturel de Rousseau n'est ni bon ni mauvais, puisqu'il est en deçà de la morale et n'a pas encore développé de conscience du bien et du mal. « Il paraît d'abord que les hommes dans cet état [l'état de nature] n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvaient être ni bons ni méchants, et n'avaient ni vices ni vertus⁴¹... » Et plus loin, « de sorte qu'on pourrait dire que les sauvages ne sont pas méchants précisément, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons⁴²... ».

Scission entre fiction et discours scientifique au XIX^e siècle

Même si la pensée sur le passé lointain de l'humanité résulte d'un continuum, on peut dire que la science préhistorique apparaît durant la première moitié du XIX^e siècle. De nouveaux récits émergent, qui ont une allure plus proche de ce qu'on appelle un exposé « scientifique » en ce qu'ils proposent d'expliquer les relations de cause à effet à partir d'observations géologiques et paléontologiques. Christian Jürgensen Thomsen⁴³ du Musée des Antiquités nordiques à Copenhague, propose en 1836 un système de classement tripartite de la préhistoire en trois âges (pierre, bronze et fer), lointain descendant de Lucrèce qui voyait déjà, au I^{er} siècle av. J.-C., une succession de différents âges expliquant le progrès humain, mais contrairement à Lucrèce, Thomsen cherche à fonder ce qu'il avance sur des données factuelles.

Après les premières tentatives d'explication raisonnée de Buffon au XVIII^e siècle, les débats vont être particulièrement vifs durant tout le XIX^e siècle. Ils vont d'abord opposer les tenants des théories fixistes et créationnistes défendues par Cuvier aux tenants du transformisme, comme Jean-Baptiste

38. Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, 1964 [1754], p. 134.

39. Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, 1964 [1754], p. 134.

40. Ovide, Livre I, *op. cit.*, 2009, v. 85.

41. Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, 1964 [1754], p. 152.

42. Jean-Jacques Rousseau, *op. cit.*, 1964 [1754], p. 154.

43. Christian Jürgensen Thomsen, *Ledtraad til Nordisk Oldkyndighed*, Copenhague, Royal Danish Society of Antiquities, 1836 [traduction allemande : *Leitfaden für nordische Altertumskunde*, Hambourg, 1837].

de Lamarck, puis Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Charles Girard et bien d'autres. Il n'est pas dans mon propos de développer ici cet aspect qui relève de l'histoire de la discipline et qui est du reste bien connu. Je me contenterai de rappeler que la coexistence de l'homme avec des espèces animales disparues, et donc son ancienneté, ne sont définitivement admises qu'après les recherches menées par Jacques Boucher de Perthes sur les terrasses de la Somme, dont le mémoire présenté à l'Académie des sciences de Paris en 1844 fut refusé et qu'il publia donc sans le prestigieux label⁴⁴. Ses conclusions ne furent acceptées qu'en 1859, par les savants anglais d'abord, suivis de près par les Français⁴⁵. Il faudra cependant encore beaucoup de temps avant que l'on admette que l'homme ait pu évoluer, car la question de l'ancienneté de l'homme n'était pas encore liée à son origine animale, mais c'est une autre histoire.

On peut en tout cas considérer qu'à ce moment, la paléanthropologie – qui ne porte pas encore ce nom – et la science préhistorique sont d'ores et déjà en marche et ne feront que se développer tout au long du siècle pour se doter d'outils d'analyse de plus en plus performants, se formaliser, puis s'institutionnaliser. Dans la seconde moitié du siècle, l'archéologie adopte des procédés communs (typologie, étude technique des matériaux, stratigraphie archéologique⁴⁶). Se créent des sociétés savantes comme la Société d'Anthropologie de Paris en 1859, les premiers musées de préhistoire (Musée des Antiquités nationales en 1862⁴⁷) et des revues. Le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris* paraît pour la première fois en 1859 et la première revue entièrement consacrée aux recherches préhistoriques est fondée en 1864 sous le titre *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme. Bulletin des travaux et découvertes concernant l'anthropologie, les temps anté-historiques, l'époque quaternaire, les questions de l'espèce et de la génération spontanée*⁴⁸. Les savants se réunissent pour confronter leurs découvertes et leurs interprétations lors de rencontres nationales et internationales avec les tout nouveaux congrès. À l'occasion d'une réunion extraordinaire de la Société italienne des sciences naturelles, l'acte de fondation du « Congrès paléoethnologique international » est rédigé le 20 septembre 1865. Le premier congrès se réunit à Neuchâtel l'année suivante, lors de la réunion de la Société helvétique des sciences naturelles, sous le nom de « Congrès paléoethnologique international », et le deuxième à Paris, en 1867, intitulé « Congrès inter-

44. Jacques Boucher de Perthes, *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, t. 1, Paris, Treuttel & Wurtz, 1849.

45. Pour un historique de cette reconnaissance, voir Arnaud Hurel et Noël Coye, « Introduction : 1859-2009. Aller au-delà d'une célébration », dans Arnaud Hurel et Noël Coye (dir.), *Dans l'épaisseur du temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2011, p. 7-37.

46. Alain Schnapp, *op. cit.*, 1993.

47. Voir Catherine Schwab, ce volume.

48. Annette Laming-Empeire, *Origines de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, éditions A. et J. Picard et Cie, 1964, p. 172. La revue est plus connue sous le nom de *Matériaux pour l'histoire de l'homme*.

national d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Deuxième session du Congrès paléothnologique international⁴⁹ ». Ils inaugurent une série de congrès à Norwich-Londres en 1868, Copenhague en 1869 puis Bologne en 1871. Le nom de Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques est fixé avec la 4^e session. À la fin du siècle, la plupart des pays se dotent d'une législation archéologique qui organise l'exploitation et la protection des vestiges⁵⁰.

C'est aussi au XIX^e siècle qu'une branche de la littérature commence à s'emparer du thème de la préhistoire⁵¹. Deux types de fictions romanesques vont se dégager que l'on retrouvera tout au long du XX^e siècle. D'une part celles qui traitent de la quête du passé, comme dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, paru en 1881, où l'on voit les deux personnages singeant les recherches des géologues sur l'origine de l'homme – « Et Bouvard s'échauffant, alla jusqu'à dire que l'Homme descendait du Singe⁵² ! », d'autre part celles qui évoquent les hommes préhistoriques eux-mêmes. C'est le cas de Jules Verne dont les héros du *Voyage au centre de la Terre* croisent un homme antédiluvien gardant un troupeau de mastodontes⁵³. Dans les deux cas, les auteurs connaissent bien les travaux des scientifiques de l'époque, Flaubert citant Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire, mais omettant toutefois Darwin, et Verne faisant clairement allusion dans son texte aux travaux de Cuvier et aux découvertes d'Édouard Lartet, lequel publie, la même année, la fameuse lamelle d'ivoire de mammoth gravée d'une silhouette de l'animal⁵⁴.

Ce n'est donc qu'à partir du moment où la préhistoire se donne comme scientifique, qu'une frontière s'établit et que des écrivains, au courant des avancées des recherches, s'emparent du sujet pour en faire de la fiction.

49. Acte de fondation du Congrès préhistorique international, dans *Actes du Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques*, Compte rendu de la 2^e session tenue à Paris du 17 au 30 août 1867, Paris, C. Reinwald, 1868, p. 1-3.

50. Alain Schnapp, *op. cit.*, 1993. Sur la place des congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques dans le processus d'institutionnalisation des recherches préhistoriques, voir Arnaud Hurel et Amélie Vialet, « Les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (1866-1912) et la question de l'éveil d'une conscience patrimoniale collective (fouilles, gisements, collections) », dans Mircea Babeș et Marc-Antoine Kaeser (dir.), *Archaeologists without Boundaries: Towards a History of International Archaeological Congresses (1866-2006)*, Proceedings of the XV World Congress, Lisbonne, 4-9 septembre 2006, Oxford, Archaeopress (British Archaeological Reports International Series 2046), 2009, p. 33-39.

51. Pour une anthologie récente de la littérature autour de la préhistoire, voir Claudine Cohen et Romain Bondonneau, *Anthologie de la Préhistoire littéraire, Sédiments 7*, Les Grands cahiers Périgord Patrimoines, 2018.

52. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, 1881, chapitre III.

53. Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, 1864.

54. Édouard Lartet et Henry Christy, « Sur les figures d'animaux gravés ou sculptés et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la période humaine », *Revue archéologique*, 9, 1864, p. 233-267.

Les XX^e et XXI^e siècles

Aujourd'hui et depuis le tournant des XIX^e et XX^e siècles, tout se passe comme si les écrits autour de la préhistoire avaient peu à peu divergé au point de constituer deux types d'écrits foncièrement différents. D'une part la littérature scientifique, dans laquelle les préhistoriens tentent de restituer l'évolution anatomique et cognitive des hommes et leurs modes de vie à partir de l'analyse des vestiges archéologiques. Ces textes descendent des premiers écrits scientifiques du XIX^e siècle mais se sont enrichis de plus d'un siècle de découvertes et d'analyses. D'autre part un certain nombre d'écrits purement littéraires produits par des écrivains fascinés ou amusés par la préhistoire, empruntant à des genres aussi variés que le roman, la nouvelle, la poésie, la pièce de théâtre, la bande dessinée, etc.

Je ne reviendrai pas ici sur la littérature savante, dans laquelle une part de fiction est indéniable⁵⁵, excepté pour remarquer que certains développements actuels de la recherche rappellent les raisonnements tenus par les Anciens. Nous avons vu précédemment que certains d'entre eux, comme Aristote et Lucrèce, s'appuient sur l'idée darwiniste avant la lettre que seuls les hommes les mieux adaptés aux changements environnementaux auraient survécu, par le biais de la sélection naturelle. C'est peu ou prou l'hypothèse développée par Yves Coppens avec son « East side story » selon laquelle les premiers hominidés se sont redressés en raison de leur isolement du « mauvais » côté de la Rift Valley, dans un milieu aride steppique dont ils ont dû se débrouiller sous peine de disparaître. Cette vision de la condition humaine où les hommes tributaires de leur environnement sont condamnés à disparaître ou à s'adapter est aussi présente dans la *Genèse*, lorsqu'Adam et Ève, chassés du Paradis terrestre, doivent faire face à la pénurie et travailler s'ils veulent survivre⁵⁶. Les intuitions anciennes rejoignent ainsi parfois les hypothèses des préhistoriens, qui s'appuient pourtant sur des analyses paléo-environnementales poussées.

En ce qui concerne la fiction, il n'est pas dans mon propos de livrer ici un catalogue exhaustif de tous les textes traitant de préhistoire. Il existe du reste déjà de bons ouvrages sur les auteurs, de René Char à Pascal Quignard, en passant par Proust, Marguerite Duras et Bataille, qui ont été inspirés par la préhistoire⁵⁷.

55. J'ai montré ailleurs que la part fictionnelle était présente dans les articles scientifiques, bien que de manière discrète, de sorte que la différence d'écriture entre les articles spécialisés, les ouvrages de vulgarisation à destination du grand public et les romans préhistoriques n'est que de degré (Sophie A. de Beaune, *Qu'est-ce que la Préhistoire ?*, Paris, éditions Gallimard, 2016, chap. VIII).

56. Pierre Cordier, « Introduction : Le *passé antérieur*. Pour une étude de la "Préhistoire" des Anciens », *Anabases* [En ligne], 3 | 2006, mis en ligne le 1^{er} novembre 2011, consulté le 1^{er} mars 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2703> ; DOI : 10.4000/anabases.2703.

57. Je ne citerai ici que l'ouvrage collectif dirigé par André Benhaïm et Michel Lantelme, *Écrivains de la préhistoire*, Toulouse, Publications universitaires du Mirail, 2004, l'anthologie déjà évoquée de Claudine Cohen et Romain Bondonneau, *op. cit.*, 2018 et le récent numéro

Les auteurs sont aussi variés que les genres littéraires puisqu'ils peuvent être romanciers, journalistes, poètes, voire préhistoriens.

J'y ai vu au moins quatre grandes familles d'écrits : d'abord ceux évoquant les préhistoriens, l'univers de la recherche et le thème de la découverte, ensuite les textes retraçant la vie et les aventures de populations préhistoriques, puis les textes qui ne considèrent la préhistoire que comme un cadre servant de miroir déformant à la société actuelle afin de mieux la critiquer ou s'en amuser. On peut dire schématiquement que les personnages principaux sont dans le premier cas les préhistoriens, dans le second les hommes préhistoriques et dans le troisième, nos contemporains. À ces trois grandes thématiques, on peut en ajouter une quatrième qui correspond aux textes, souvent poétiques ou méditatifs, qui évoquent la rencontre et la fascination de l'auteur pour la préhistoire ou, plus largement, la question des origines.

Écrits sur la science préhistorique et sur les préhistoriens

Parmi les textes traitant de la quête de la préhistoire, le thème de la découverte des sites et en particulier des grottes ornées, est présent chez de nombreux auteurs, sous forme de romans mais aussi de rêveries. Malraux développe une fiction pseudo-historique autour de la grotte de Lascaux, qui aurait servi de refuge aux résistants pendant la guerre – affirmation dont on sait aujourd'hui qu'elle est purement controuvée⁵⁸. La thématique de la découverte a aussi suscité des essais littéraires comme celui de Daniel Fabre qui croit voir une concomitance entre les découvertes de grottes ornées par des enfants ou adolescents et les apparitions mariales⁵⁹. Maël Renouard fait remarquer malicieusement que les récits de découverte portent étonnamment l'empreinte de leur époque : « la découverte de Lascaux ressemble à un album de Tintin ; celle de la grotte Chauvet, avec ses quadragénaires pris dans l'engrenage d'une épuisante saga judiciaire, ressemble à un téléfilm diffusé sur une chaîne du service public dans les années 1990⁶⁰ ».

Certains s'emparent d'histoires vraies, comme Pierre Michon qui évoque la découverte du saumon sculpté dans le vallon de Gorge d'Enfer par Jean Marsan, curieusement surnommé Jean le Pêcheur⁶¹, d'autres, comme Éric Chevillard, inventent des personnages burlesques, tel le nouveau gardien d'une

de la revue *Elseneur*, *Sur la paroi nocturne. L'art pariétal dans les littératures des XX^e et XXI^e siècles*, 2018, 33.

58. André Malraux, *Antimémoires, I. La condition humaine*, Paris, éditions Gallimard, 1967, p. 566-569.

59. Daniel Fabre, *Bataille à Lascaux. Comment l'art préhistorique apparut aux enfants*, Paris, L'Échoppe, 2014.

60. Maël Renouard, *Notes sur Lascaux*, Saint-Loup-de-Naud, éditions du Sandre, 2018, p. 12.

61. Pierre Michon, « Le Grand Esturgeon », *Sédiments* 3, Les Grands cahiers Périgord Patrimoines, 2015.

grotte ornée qui tarde à prendre ses fonctions⁶². Et Vercors évoque dans *Les Animaux dénaturés* des paléontologues qui partent fouiller en Nouvelle-Guinée à la recherche de restes du chaînon manquant et qui tombent sur... des descendants vivants des « *Paranthropus erectus*⁶³ ». Maylis de Kerangal choisit de traiter la question de la restitution, à travers la thématique des fac-similés⁶⁴.

Fictions sur la vie au temps de la préhistoire

La littérature dont le héros est l'homme préhistorique est très abondante. L'objectif du récit y est très varié : pédagogique, poétique, ludique, voire récréatif. C'est une « forme de *science-fiction* – dans laquelle la science permet de se projeter non vers le futur, mais vers le passé⁶⁵ ».

Les romans écrits par des préhistoriens ont valeur didactique plus que littéraire, leurs qualités d'écriture étant d'ailleurs parfois discutables. Dès le XIX^e siècle, un des premiers fouilleurs du site de Solutré, Adrien Arcelin, publie ce qui semble être le plus ancien de ces romans, qui met en scène les chasseurs de Solutré. L'une des gravures représente la fameuse chasse aux chevaux « à l'abîme » acculés en haut de la falaise et précipités dans le vide, dont la légende sera si tenace que le musée de Solutré a consacré une partie de son exposition permanente à la démentir, vidéo à l'appui⁶⁶. Au début du XX^e siècle, Max Bégouën, l'aîné des trois frères de la grotte du même nom, écrit *Les Bisons d'argile*⁶⁷ ; plus près de nous, Jean Guilaine signe *Pourquoi j'ai construit une maison carrée*⁶⁸... D'autres encore s'y essaient avec un inégal succès. Jacques Jaubert fait un choix original, voire périlleux, celui d'alterner les deux formes d'écriture dans un ouvrage destiné au grand public dont chaque chapitre débute par une brève fiction suivie d'une présentation scientifique de la période considérée⁶⁹.

Par ailleurs, d'authentiques romanciers se sont spécialisés dans la littérature préhistorique, et ont tenté de recréer un univers le plus près possible du vraisemblable, puisant leurs informations sur l'environnement, l'habitat, les modes de vie, les outils, etc., auprès de sources scientifiques. L'exemple le plus documenté est peut-être celui de la saga de Jean Auel, *Les Enfants de*

62. Éric Chevillard, *Préhistoire*, Paris, éditions de Minuit, 1994.

63. Vercors, *Les Animaux dénaturés*, Paris, Albin Michel, 1952. Cette espèce ne correspond à aucune espèce reconnue par les paléanthropologues. Vercors a ici imaginé une espèce à partir des *Paranthropus* et des *Homo erectus*.

64. Maylis de Kerangal, *Un monde à portée de main*, Paris, éditions Gallimard, 2018.

65. Claudine Cohen, « Fictions et récits de la préhistoire », dans André Benhaïm et Michel Lantelme (dir.), *op. cit.*, p. 11-31, ici p. 16.

66. Adrien Cranile [pseudonyme anagramme de Arcelin], *Chasseurs de rennes à Solutré*, Paris, Hachette, 1872.

67. Max Bégouën, *Les Bisons d'argile*, Paris, Fayard, 1935.

68. Jean Guilaine, *Pourquoi j'ai construit une maison carrée*, Paris, Actes Sud/Errance, 2006.

69. Jacques Jaubert, *Préhistoires de France*, Bordeaux, éditions Confluences, 2011.

*la Terre*⁷⁰ mettant en scène les aventures d'une jeune femme parcourant le continent européen à l'époque de la coexistence des premiers *Homo sapiens* arrivés d'Afrique avec les derniers Néandertaliens. L'auteur a fait le choix original de présenter ce monde disparu à travers le regard d'une femme et non des sempiternels chasseurs qui peuplent la quasi-totalité des autres romans préhistoriques. La seule liberté que s'est octroyée l'auteur est de boucher les trous de sa documentation lacunaire : elle recrée ainsi les vêtements, le mobilier en matière périssable et jusqu'aux sentiments supposés des protagonistes.

D'autres auteurs s'affranchissent tout à fait des données scientifiques. C'est le cas de Marcel Pagnol qui a fait une brève incursion dans le domaine de la préhistoire, dans une pièce de théâtre qui raconte la première histoire d'amour exclusif entre deux jeunes gens préhistoriques, prétexte à célébrer la liberté de penser⁷¹. Malgré le fait que Pagnol souligne qu'il a pris soin de bien se renseigner sur l'état des connaissances en lisant « à peu près tous les livres les plus récents des paléographes les plus célèbres », sa pièce donne une vision très fautive du Paléolithique. C'est ainsi qu'il insiste dans l'introduction sur le fait que les « hommes vivaient au milieu de bêtes énormes, de bêtes puissamment armées, et [que] ces monstres les traquaient jour et nuit ». Et dans ses notes à l'attention du metteur en scène, il recommande : « Il faut que règne continuellement une atmosphère de vigilance et d'inquiétude. Il y aura quatre guetteurs aux quatre points cardinaux⁷². » Erolf Totort met en scène une jeune femme talentueuse et libérée à travers un récit poétique qui s'affranchit des connaissances scientifiques tout en restant dans le domaine du vraisemblable. *Le Journal d'Ava*⁷³, dans lequel l'héroïne nous conte ses aventures, est superbement illustré de gravures, eaux-fortes, dessins et peintures.

D'autres textes ne manquent pas d'humour comme la nouvelle d'Éric Chevillard où les différents hominés qui se succèdent portent les noms des plus célèbres préhistoriens, le plus reculé étant évidemment Jacques Boucher de Crève-cœur de Perthes, et le plus évolué, « qui regarde le monde pour la première fois » est le professeur André Leroi-Gourhan⁷⁴.

70. Jean Auel, *Les Enfants de la Terre*, Paris Omnibus, 1980-2011, 6 tomes [Titre original : *Earth's Children*] Voir aussi Sophie A. de Beaune, *op. cit.*, 2016, chap. VIII.

71. Marcel Pagnol, *Le Premier amour*, Paris, éditions de la Renaissance, 1946. Sa pièce semble ne jamais avoir été jouée.

72. Marcel Pagnol, *op. cit.*, 1946, notes de l'auteur (en début d'ouvrage).

73. Erolf Totort, *Le Journal d'Ava, femme de Cro-Magnon*, Paris, éditions Points de suspension, 2014.

74. Éric Chevillard, « La vie future du professeur Leroi-Gourhan », *Revue de Littérature générale*, Paris, POL, 1996.

*La préhistoire comme cadre, miroir déformant
de la société actuelle*

Dans les cas précédents, la préhistoire était le *sujet* du roman, dans ceux qui suivent, elle ne constitue qu'un *cadre*, pour traiter d'un sujet contemporain. Il peut s'agir d'une satire, la préhistoire n'étant qu'un prétexte à critiquer ou à se rire de sa propre société, un peu à la manière des *Lettres persanes* de Montesquieu.

Dans ce registre, on peut citer *Pourquoi j'ai mangé mon père* de Roy Lewis, dans lequel l'auteur multiplie les anachronismes à dessein pour interroger l'homme actuel sur le sens du progrès⁷⁵. Sous la plume de Cavanna, naît une trilogie sur les origines qui raconte, avec tout l'humour qu'on peut attendre de l'un des fondateurs de *Charlie Hebdo*, l'apparition de l'homme et de ses inventions depuis la pierre taillée jusqu'à « la propriété privée, l'argent, la cruauté et la guerre⁷⁶ ». Dans le même esprit, mais selon un autre procédé narratif, la bande dessinée *Silex and the city*⁷⁷ transpose dans un univers pseudo-préhistorique des thèmes contemporains pour s'en divertir.

Dans le roman déjà cité de *Vercors*⁷⁸, la rencontre entre des paléontologues et les descendants vivants du « *Paranthropus erectus* » est prétexte à questionner les limites de l'humanité, et les droits qu'ont ces êtres intermédiaires, chaînons manquants entre hommes et singes. L'auteur s'interroge plus largement sur la condition humaine et les droits de l'homme et en profite au passage pour s'amuser de ses contemporains.

Écrits sur la rencontre de l'auteur avec la préhistoire

Certains textes traitent de la rencontre de l'auteur avec la préhistoire et du bouleversement que cela a provoqué en lui. Ainsi, Philippe Sollers conte sa lecture de l'ouvrage de Bataille sur Lascaux qui l'a ébloui au point qu'il a visité la grotte dès le lendemain et qu'il a pu y « toucher ce miracle⁷⁹ ». Pierre Soulages raconte que ce qui l'émeut par-dessus tout dans l'art préhistorique, c'est le fait « qu'un homme ait fait ce geste-là, peindre, son désir, sa volonté de marquer une présence⁸⁰ ». Michel Jullien évoque l'émotion de « franchir un seuil entre deux mondes », l'ahurissement de la perte des repères temporels « sans saison, sans heures, sans matinée, sans instant particulier » pour qui se

75. Roy Lewis, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Paris, Actes Sud, 1960 [1^{re} éd. *What we did to Father*, Hutchinson, 1960].

76. François Cavanna, *L'Aurore de l'humanité. I. Et le singe devint con*, Paris, éditions Hoëbeke, 1972.

77. Bande dessinée en 8 volumes, parue de 2009 à 2018 chez Dargaud, créée par Jul et transposée en une série d'animations diffusées sur Arte depuis septembre 2012.

78. Vercors, *op. cit.*, 1952.

79. Philippe Sollers, *Mouvement*, Paris, éditions Gallimard, 1996.

80. Pierre Soulages, Entretien avec Anita Rudman, *La Recherche*, numéro spécial n° 4, novembre 2000.

plie à l'ordre des grottes⁸¹. Renaud Ego parle du sentiment de vertige qui l'a saisi devant les œuvres de la Préhistoire⁸².

Dans *Dormance* de Jean-Loup Trassard, les hommes du Néolithique ayant occupé sa terre prennent vie à travers les gestes et les sensations que le narrateur partage avec eux. Par ce texte qui nous fait passer insensiblement d'une époque à l'autre, Trassard est un véritable passe-muraille entre notre univers et celui du passé⁸³. Citons pour finir Éric Chevillard, dont les « romans voudraient plutôt instaurer un temps hors de l'Histoire, propice au songe, à une méditation poétique sans enjeu concret⁸⁴ ».

J'ai bien conscience ici que la préhistoire a inspiré bien d'autres écrits. Elle joue parfois un rôle philosophique et métaphysique qui touche à ce que signifie être un homme⁸⁵. Elle peut aussi être prétexte à critiquer notre monde, comme chez Andrée Chedid, qui souhaite tuer Lucy, pour abolir « la race humaine et son destin pervers⁸⁶ », parfois au contraire pour souligner le miracle de l'avènement de l'art comme chez Georges Bataille. Ce sentiment fort qui nous étreint lorsque nous pénétrons dans la grotte de Lascaux, c'est le sentiment de présence « que nous donnent les chefs-d'œuvre de tous les temps. C'est, quoi qu'il en semble, à l'amitié, c'est à la douceur de l'amitié, que s'adresse la beauté des œuvres humaines⁸⁷ ».

En conclusion

Les premiers écrits sur l'origine de l'humanité se fondaient sur des traditions orales que personne ne pouvait vérifier ou sur des raisonnements *a priori*, ils étaient donc purement spéculatifs. C'est au cours des XVIII^e et XIX^e siècles qu'un savoir s'est peu à peu constitué et que s'est progressivement élaboré un discours qu'on peut qualifier de scientifique. Au XIX^e siècle, la science préhistorique se constitue avec ses méthodes, ses hypothèses, ses débats et ses institutions. Ce n'est qu'à partir de ce moment que des écrivains ont commencé à construire de la fiction à partir de ce savoir.

Au XX^e siècle, certains ont opposé science et littérature, au motif que la première serait basée sur le raisonnement et la seconde n'aurait aucun fondement scientifique. Jean-Claude Gardin oppose ainsi « les "faits" établis par la

81. Michel Jullien, *Les Combarelles*, Paris, éditions l'Écarquillé, 2017.

82. Renaud Ego, *Le Geste du regard. Hypothèse*, Strasbourg, L'Atelier contemporain, 2017.

83. Jean-Loup Trassard, *Dormance*, Paris, éditions Gallimard, 2000.

84. Éric Chevillard, entretien avec André Benhaïm, dans André Benhaïm et Michel Lantelme (dir.), *Écrivains de la préhistoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004, p. 185.

85. Voir Dominique Vaugeois, ce volume.

86. Andrée Chedid, *Lucy, la femme verticale*, Paris, éditions Flammarion, 1998.

87. Georges Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*, Genève, éditions d'art Albert Skira, 1955, p. 12.

“science” », aux « constructions romancées de l’histoire », qui prolongent ces faits acquis « par les artifices de la création littéraire⁸⁸... ». En réalité, les deux sont intimement mêlés, les « faits » eux-mêmes n’étant constitués comme faits qu’au terme d’un travail interprétatif. De sorte que tout discours scientifique contient une part plus ou moins importante de fiction : des quelques lignes conclusives d’un article spécialisé, on peut déjà dire qu’il s’agit d’un récit⁸⁹.

Si certains romanciers cherchent à rester dans le vraisemblable, d’autres s’en affranchissent totalement et prennent la préhistoire comme prétexte à rêver, à penser la condition humaine ou simplement à laisser vaguer leur imagination... D’autres encore se piquent de fournir des hypothèses d’explication, en particulier en ce qui concerne l’interprétation des grottes ornées, au prétexte que nous ne savons rien : « Tandis que nous ne sommes sûrs de rien concernant la préhistoire, nous en ignorons tout ou presque, nous sommes bien obligés d’inventer⁹⁰. » C’est le cas de Jean Rouault qui croit pouvoir placer ces rêveries sur le même plan que les analyses des préhistoriens⁹¹.

Les plus inventifs, qui ne prétendent bien sûr à aucune vérité, vont jusqu’à imaginer des mondes totalement délirants avec des hommes préhistoriques munis de phallus doubles⁹² – lointain écho des monstres d’Empédocle – ou pasteurs improbables élevant des troupeaux de mastodontes⁹³. C’est là l’entière liberté de l’écrivain et il serait malvenu de lui en faire reproche puisque préhistoriens et écrivains n’ont pas les mêmes objectifs.

Pas question donc de hiérarchiser ces formes d’écriture et de reprocher aux écrivains de ne pas tenir compte des connaissances livrées par les recherches archéologiques tant qu’ils n’imaginent pas livrer d’hypothèse alternative. À l’inverse, il est quelque peu surprenant que des écrivains reprochent aux préhistoriens leur matérialisme et leur manque de poésie puisque la rigueur de leurs raisonnements est la condition même de la validation des connaissances⁹⁴. C’est un peu comme si un auteur de science-fiction reprochait à un physicien de manquer d’imagination ! Sans bien sûr parler du fait que les plus grandes constructions scientifiques – de quelque science qu’il s’agisse – sont souvent parcourues d’un frémissement poétique. Mais cela, seuls quelques *happy few* peuvent le percevoir.

88. Jean-Claude Gardin, « L’éloge de la littérature et ses ambiguïtés dans les sciences historiques », dans Alain Gallay (dir.), *Dans les Alpes, à l’aube du métal : archéologie et bande dessinée*, Catalogue d’exposition *Le soleil des morts : archéologie et bande dessinée* (Sion, sept. 1995-janv. 1996), Sion, Musées cantonaux du Valais, p. 23-33, ici p. 30-31.

89. Sophie A. de Beaune, *op. cit.*, 2016, chap. VIII.

90. Éric Chevillard, *Préhistoire*, *op. cit.*, 1994, édition électronique.

91. Jean Rouault, *La Splendeur escamotée de frère Cheval ou le mystère des grottes ornées*, Paris, éditions Grasset, 2018.

92. Claude Klotz, *Les Innommables*, Paris, éditions Christian Bourgeois, 1971.

93. Jules Verne, *op. cit.*, 1864.

94. Jean Rouault, *La Splendeur escamotée de frère Cheval*, *op. cit.*, 2018.